

Des sélections et de leurs mythes : la singularité universitaire

Par Romuald Bodin

Je voudrais introduire mon propos en partant de la question qui nous réunit aujourd'hui. Faut-il ou non sélectionner à l'entrée des universités ? La question et les termes du débat semblent clairs.

Je voudrais pourtant montrer que ce n'est absolument pas le cas. Personnellement, je ne m'oppose pas à la sélection par principe mais parce que les arguments de ceux qui, à l'inverse, la défendent sont empiriquement infondés. Ils tiennent de la croyance et de la méconnaissance des faits. Le débat sur la sélection s'est construit depuis des décennies maintenant sur une conception erronée de ce qu'est la sélection, de ce qu'elle fait ou peut faire.

C'est ce que je voudrais rapidement exposer. Mais partant, je voudrais aussi pouvoir glisser d'une posture défensive (il faut refuser la sélection à l'Université) à une posture offensive et constructive (il faut proposer un nouveau modèle pour l'enseignement supérieur dont la matrice, selon moi et sans aucun paradoxe, ne saurait être autre chose que le modèle universitaire).

Les tenants du oui à la sélection à l'Université mobilisent centralement deux arguments :

- 1) la sélection permet l'augmentation du niveau des étudiants d'une double manière : en amont elle revalorise la filière et permet de ce fait d'attirer les meilleurs étudiants ; en aval, elle sélectionne de fait ces mêmes « meilleurs étudiants » et éliminent les autres.
- 2) Selon la même logique, en éliminant d'emblée les plus fragiles, elle réduirait les échecs et, plus particulièrement encore, les « décrochages » ou les « abandons ».

Voyons ce qu'il en est en réalité.

La sélection permet-elle de sélectionner les meilleurs ? La réponse est non.

Aussi paradoxal que cela puisse paraître à première vue, les filières sélectives de l'enseignement supérieur sont aussi bien celles qui accueillent les publics les plus dotés scolairement et socialement – comme c'est le cas des classes préparatoires ou des « grandes écoles » –, que celles qui recueillent en plus grande proportion les minorités de l'enseignement supérieur (bacheliers technologiques et professionnels, bacheliers d'origine populaire), mais aussi, quelle que soit leur origine, les bacheliers les plus fragiles scolairement (ceux ayant redoublés, ceux n'ayant pas obtenu de mention, etc.), comme c'est le cas des STS (Sections de technicien supérieur) mais aussi d'un grand nombre d'écoles (écoles du travail social, du paramédical, petites écoles de commerce, etc.) et de nombreux IUT (Instituts universitaires de technologie), qui sont pourtant autant de filières sélectives. L'Université, bien que non sélective, accueille un public clairement mieux dotés socialement et scolairement que ces dernières : plus d'enfants de cadre et moins d'enfants d'ouvrier, plus de baccalauréats généraux, plus de bacheliers avec mention.

La sélection permet-elle de réduire les décrochages ou les abandons ? La réponse est à nouveau : non !

Si le taux de non réinscriptions à l'Université après une première inscription en première année est d'environ 25 % depuis au moins les années 1960, il est tout de même (en 2015) d'environ 10 % en STS, de 15 % en IUT et de 18 % dans les classes préparatoires scientifiques. Mais surtout, et c'est un fait moins connu, les classes préparatoire littéraires atteignent 40% de non réinscriptions et les écoles du supérieur qui accueillent dès le baccalauréat, c'est-à-dire cet ensemble hétérogène qui va des petites écoles de commerce à *Sciences Po*, atteignent un taux de 35 %. Bref, non seulement aucune filière sélective n'échappe aux non-réinscriptions, mais qui plus est c'est encore parmi ces dernières, et non à l'Université, que l'on observe les taux les plus élevés.

Si la sélection ne permet ni de sélectionner les meilleurs, ni de réduire l'échec et l'abandon, à quoi donc peut-elle bien servir ? Deux réponses.

Premièrement, la sélection est d'abord et avant tout un rite d'institution. C'est un point sur lequel de nombreux travaux scientifiques ont déjà insisté mais c'est un point aussi que l'on oublie souvent de rappeler. La sélection a pour premier objectif de donner, tautologiquement si je puis dire, aux sélectionnés le sentiment de l'élection, c'est-à-dire le sentiment d'être différent du reste de la population. La sélection est le support aux identités par le diplôme, du sens de sa place à l'esprit de corps. Cette fonction est d'autant plus efficace que les effectifs sont réduits. Introduire cette logique au sein de l'Université, c'est évidemment renforcer les logiques de distinction et de mise en concurrence, qui animent aujourd'hui les grandes écoles, au sein de l'Université elle-même, donc renforcer les divisions et les inégalités dans le supérieur.

Deuxièmement, la sélection élimine bien certains prétendants mais lesquels ? Bien plus que les plus faibles, la sélection élimine d'abord, et presque mécaniquement, les parcours les plus atypiques. Soit les plus faibles, certes, mais aussi, par exemple, les plus solides, lorsque ceux-ci s'éloignent trop du profil médian de la filière. C'est là encore un phénomène méconnu mais qui a été analysé dans plusieurs recherches. Introduire la sélection à l'université, c'est donc paradoxalement et très probablement voir les étudiants les plus solides scolairement, ceux qui plus classiquement visent les filières dites d'élite, être eux aussi, à terme, écartés de l'Université.

Je résume. La sélection permet-elle d'augmenter le niveau des étudiants d'une filière ? Non. Permet-elle de réduire, voire de faire disparaître, les échecs et, surtout, les abandons ? Non.

Permet-elle d'exclure les parcours et les profils les plus atypiques ? Les étudiants trop ou pas assez brillants sur le papier, mais aussi et surtout les parcours non linéaires, les parcours de rebond, les réorientations, les reprises d'études après une période d'arrêt parfois forcée, ceux qui se sont trompés de voie dans le secondaire, etc. La réponse est oui.

À l'opposé de cette logique du monde des filières sélectives que l'on nous propose d'universaliser aujourd'hui, l'Université apparaît comme une exception, un espace unique et singulier de libre circulation au sein de l'enseignement supérieur. Et de ce fait, elle offre une expérience unique aux étudiants qui la traversent. Elle y joue aussi un rôle essentiel de régulation des parcours et d'expérimentation de soi.

L'Université offre en effet aux étudiants la possibilité de s'ajuster progressivement ou de se réorienter, avec beaucoup plus de facilité qu'ailleurs, tout au long du premier cycle (et même après). Pour nombre d'étudiants, la première année (et parfois les premières années) constitue un temps de réflexion bénéfique, voire de propédeutique à des formations futures hors université auxquelles ils n'auraient pu avoir accès autrement. Et cela, aussi, est démontrable empiriquement.

Toutefois, cette spécificité ne se fait pas sans difficulté et effets pervers, eux aussi bien connus des sociologues. Si les étudiants circulent, c'est toutefois de manière contrainte par les hiérarchies explicites ou implicites entre filières. Ce qui conduit à ce que cette forte flexibilité dont je viens de parler soit aussi porteuse, à sa façon, de forts mécanismes de reproduction des inégalités. Beaucoup d'étudiants rebondissent certes, et bien plus souvent qu'ailleurs, mais ce sont d'abord les étudiants les plus fragiles socialement qui sont amenés à devoir le faire et c'est aussi dans la plupart des cas en revoyant leurs ambitions à la baisse. Je ne défends donc ici nulle vision romantique et idéalisée de l'Université contemporaine. Je connais trop bien ces difficultés au quotidien.

Mais ces effets pervers, ces inégalités et leur reproduction, tiennent à des mécanismes en partie connus par les chercheurs, que l'on pourrait donc combattre et réduire de manière drastique si l'on nous en donnait réellement les moyens.

En d'autres termes, l'histoire nous a légué à travers le modèle universitaire, un modèle d'enseignement, d'accès *au* et de production *du* savoir, unique, singulier et extraordinairement innovant, encore aujourd'hui. Ce système n'est pas sans poser certaines difficultés et sans effets pervers dans sa formule actuelle, mais encore une fois ces effets sont connus et il est tout à fait envisageable de pouvoir les faire disparaître. Sans doute, un tel objectif demanderait-il des investigations et des réflexions supplémentaires, une mobilisation de la communauté des enseignants et des chercheurs. Sans doute, aussi, cela impliquerait-il des moyens financiers et humains bien supérieur à ce que l'on observe aujourd'hui. Mais c'est le prix de l'égalité et de l'intelligence. Et l'on sait que dans d'autres domaines, l'État trouve toujours les fonds nécessaires dont il a besoin quand il considère que c'est nécessaire.

Bref, non seulement le choix de la sélection à l'Université ne risque pas de résoudre les difficultés pointées du doigt par ses défenseurs, non seulement c'est objectivement le choix d'une simple gestion administrative des flux de nouveaux bacheliers teintée de mépris social, mais c'est aussi une mise à l'écart historique de l'une des expériences collectives les plus originales qui soit, et, selon moi, le support le plus réaliste aujourd'hui à l'invention d'un nouvel enseignement supérieur plus égalitaire socialement, et plus ambitieux intellectuellement.